

La Couleur de l'Art

Episode 4 : Le musée (dé)colonial 2/4 Nigra luventa

[Michèle Lalonde, extrait du poème Speak White]

Speak white

soyez à l'aise dans vos mots

nous sommes un peuple rancunier

mais ne reprochons à personne

d'avoir le monopole

de la correction de langage

dans la langue douce de Shakespeare

avec l'accent de Longfellow

parlez un français pur et atrocement blanc

comme au Vietnam au Congo

parlez un allemand impeccable

une étoile jaune entre les dents

parlez russe parlez rappel à l'ordre parlez répression

speak white

c'est une langue universelle

nous sommes nés pour la comprendre

avec ses mots lacrymogènes

avec ses mots matraques

speaking white

tell us again about Freedom and Democracy

nous savons que liberté est un mot noir

comme la misère est nègre

et comme le sang se mêle à la poussière des rues d'Alger de Little Rock

speaking white

de Westminster à Washington relayez-vous

speaking white comme à Wall Street

white comme à Watts

be civilized

et comprenez notre parler de circonstance

quand vous nous demandez poliment

how do you do

et nous entendez vous répondre

we're doing all right

we're doing fine

we are not alone

nous savons

que nous ne sommes pas seuls.

[applaudissements]

[générique de début]

[musique]

[Mélissa Andrianasolo] La Couleur de l'Art, le podcast qui traite de la question de la race dans l'art.

[Nicolas Sarkozy] Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire.

[Casey] Faut être là pour montrer qu'il y a pas que des nègres enchaînés sur des scènes, il y a aussi des gens qui parlent tu vois !

[Aimé Césaire] On ne peut séparer le problème du sort de l'art africain du problème du sort de l'homme africain !

[Mélissa Andrianasolo] Et pour vous, quelle est la couleur de l'art ?

[fin du générique]

[Mélissa Andrianasolo]

« Speak White » est un poème écrit et récité en 1968 par la poétesse Michelle Lalonde. Il s'agit du poème que vous venez d'entendre dans l'introduction de cet épisode. Il se base sur une métaphore raciale beaucoup utilisée par les militants et militantes pour la libération du Québec francophone. « Speak White » reprend une insulte utilisée par la bourgeoisie du Canada anglophone pour railler les Québécois francophones qui étaient, à l'époque, pour la plupart des ouvriers et ouvrières vivant dans des conditions de pauvreté et d'exploitation extrêmes.

Si j'ai choisi ce poème aujourd'hui pour introduction de cet épisode, c'est parce qu'il reflète toutes les nuances et contradictions du Québec vis-à-vis des populations noires et autochtones.

En 1967, le militant indépendantiste et membre du Front de Libération du Québec, FLQ, Pierre Vallières, écrivait « Nègres blancs d'Amérique, autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois, dont Michelle Lalonde, qui écrit son poème un an après, s'est inspirée.

Dans cet essai, Pierre Vallières écrit à propos des Québécois francophones :

[Vincent, lisant un extrait de l'essai de Pierre Vallières]

Ne sont-ils pas, depuis l'établissement de la Nouvelle France au 17ème siècle, les valets des impérialistes, les « nègres blancs d'Amérique » ? N'ont-ils pas, tout comme les Noirs américains, été importés pour servir de main d'œuvre à bon marché dans le Nouveau Monde ? Ce qui les différencie : uniquement la couleur de la peau et le continent d'origine. Après trois siècles, leur condition est demeurée la même. Ils constituent toujours un réservoir de main d'œuvre à bon marché que les détenteurs de capitaux ont toute liberté de faire travailler ou de réduire au chômage, au gré de leurs intérêts financiers, qu'ils ont toute liberté de mal payer, de maltraiter, et de fouler aux pieds.

[Mélissa Andrianasolo]

Ces comparaisons ne restent pas sans critiques, de la part des militants noirs contemporains du texte de Vallières en premier.

[extrait musical en fond, Bisquit Soul de Nordgroove]

[Mélissa Andrianasolo]

En effet, les trois organisateurs du Congrès des écrivains noirs qui s'est tenu à Montréal en 1968, j'ai nommé Keith Byrne, Rosie Douglas et Elder Thébaud, déclarent dans le journal universitaire du 11 octobre de la même année, The McGill Daily, que si l'on peut déceler quelques similarités entre les deux groupes, à savoir les étudiants blancs francophones et les Afro-Montréalais, leur distinction demeure cependant bel et bien.

Pour les militants du FLQ, cette métaphore raciale est un appel à la solidarité entre opprimés. Mais pour les militants noirs de l'époque, si une convergence entre les deux luttes est souhaitable, sur le long terme, elle était encore loin d'être acquise : les Afro-Montréalais avaient d'abord besoin de se concentrer sur leurs propres problématiques.

Je vous laisserai les propos des trois activistes dans le journal qui est consultable en ligne, et dont le lien est dans la description du podcast.

Plus récemment, deux auteurs noirs sont revenus sur la période des années 60, 70 au Québec. En 2015, David Austin publie un essai nommé « Nègres noirs, Nègres blancs : race, sexe et politique dans les années 1960 », puis en 2016, l'auteur haïtien Sean Mills publie à son tour un essai nommé « Une place au soleil ».

Tous les deux font le même constat : l'utilisation de cette comparaison entre prolétaires blancs et esclaves noirs, puisque l'esclavage est clairement mentionné, minimise et invisibilise la situation des personnes minorisées au Québec, et en particulier celle des des autochtones qui subissent la colonisation de leur territoire.

D'abord, pour comprendre les enjeux actuels contemporains, autour de la mémoire de l'esclavage, je vous renvoie à l'épisode hors série de La Couleur de l'Art, nommé La Couleur des Rues qui est la restitution d'un festival organisé par La Clameur et le magazine Africultures, et qui rassemble les voix de multiples personnes de la diaspora africaine sur cette question.

A propos de la comparaison entre blancs prolétaires et esclaves noirs québécois, je vous conseille de lire l'article en ligne de Philippe Néméh-Nombré, doctorant en sociologie à l'université de Montréal. L'article traite également de la condition des peuples autochtones au Québec, en expliquant rapidement leur histoire, mais il donne surtout des références d'auteurices à lire sur le sujet.

Tout ça vous paraît un peu compliqué ? Bon, allez, une de mes invitées, Diane, a eu la gentillesse de nous expliquer tout ça de façon plus concise.

[Diane Gistal]

Concrètement on est donc dans une province francophone, dans un pays qui est majoritairement anglophone. Et le discours qui est porté par les Québécois et les Québécoises est celui d'un discours d'une communauté minoritaire. Donc quand on est nous-mêmes minorité dans une province qui se considère comme étant en minorité, déjà on a un discours qui, pour moi, devrait, il devrait y avoir comme une... une convergence des luttes, il devrait y avoir comme une... enfin, on devrait s'entendre et se comprendre mais sauf que le discours des Québécois, c'est vraiment un discours de « on se fait écraser par le Canada dans son ensemble ». Il y a des lois ici au sein de cette province, notamment qui sont liées à la francophonie, donc pour préserver la langue parce qu'il y a un sentiment d'envahissement.

Par exemple lorsqu'on est à Montréal, il y a une partie de la ville qui est anglophone, les expressions et même quand on parle à un Québécois ou une Québécoise, on se rend compte que même la langue évolue et que les gens utilisent beaucoup de franglais, et en fait il y a pourtant la volonté de préserver le français. C'est à dire que par exemple, lorsque tu as un film, comme Fast and Furious, simplement au Québec il va être traduit par Rapide et Dangereux. On traduit absolument tout, la loi, les lois qui protègent la langue sont vraiment des lois, vraiment intenses ! Notamment quand tu vas dans un restaurant, il y a des règles, ça doit, la carte doit être écrite en anglais, en français ça doit être écrit d'abord, ça doit être écrit plus gros, enfin, plein d'éléments comme ça. Et en fait il y a ce sentiment d'envahissement et ce sentiment de « on doit se protéger, on doit se protéger ».

Et en fait il y a beaucoup de personnes qui arrivent étrangères au Québec, qui non seulement ne parlent pas forcément français, ça va être des anglophones, ça va être... par exemple il y avait un partenariat entre la France et le Québec, et beaucoup de personnes françaises, donc avec un tarif préférentiel pour l'université. Sauf qu'il y a beaucoup de personnes françaises qui, au lieu d'aller étudier dans l'université francophone au Québec, ont décidé d'étudier dans l'université anglophone. Donc le Québec se dit « ok on fait venir pour préserver la langue mais vous étudiez dans les universités anglophones puis après vous allez vous installer dans le Canada anglophone ! ». Donc il y a tous ces éléments-là qui jouent, et parce qu'effectivement, politiquement, le Québec a vraiment été par le Canada anglophone, et continue de l'être d'une certaine façon, dans ce rapport de conflit, et dans ce rapport où... de... où t'as vraiment un peuple qui s'est recroquevillé, un peuple qui s'est senti incompris.

Et en fait on est dans cet élément politique là maintenant où t'as des gens qui viennent au sein de ta province, qui ont des revendications particulières « mais vous êtes là mais nous on a nos propres revendications, on a nos propres problèmes, on essaie de faire préserver

notre culture mais vous arrivez avec vos différentes cultures etc. donc il y a un problème on n'arrive pas à s'entendre. » Sauf que quand tu quittes le Québec, et là depuis toute à l'heure on parle de Toronto, Toronto, mais faut comprendre que le Canada c'est un énorme pays et encore on renvoie à deux provinces, le Québec et l'Ontario. Mais il y a autre chose, il y a la Colombie Britannique, il y a l'Alberta, enfin quand tu renvoies au Canada anglophone dans son ensemble, ces questions-là ont été réfléchies depuis quelques années, on accepte justement le fait que quand tu vas je sais pas moi... je parle de Toronto mais quand tu vas à Toronto il y a le quartier de Chinatown où tu peux aller dans un, dans une banque, ça va être écrit en chinois, tu rentres tu vas te faire servir en chinois, non pardon excusez-moi, en mandarin ou en cantonais, et en fait sans que personne ne soit dérangé. Je me rappelle, quand je vivais à Toronto, il y avait les élections, on m'a fait livrer les tracts, c'était écrit en cantonais ! Parce que moi j'habitais à Chinatown.

Et en fait il y a personne qui se sent gêné, il y a personne qui sent mal à l'aise, et il y a même cette volonté d'essayer de comprendre la diversité culturelle, d'essayer de comprendre les différentes religions, les différentes réalités, il y a pas d'enjeu lié au voile etc. Le Québec, c'est dans ce, on se replie, ce repli identitaire et ce qui est vraiment problématique c'est qu'il y a aussi une histoire qui est liée à l'histoire de la France. Et les français n'en ont pas conscience, mais les Québécois se sentent comme la fille oubliée de la France, etc. Et essaient de recopier le modèle français. Et donc là on a Mathieu Bock-Côté notamment qui a des, c'est le Eric Zemmour du Québec, qui est populaire et qui arrive en France avec les mêmes discours, qui se fait entendre, qui se sent comme un étendard du Québec en France et qui, arrive avec les mêmes discours que Zemmour au Québec ! Notre gouvernement au Québec, François Legault, la CAQ [ndlr : Coalition Avenir Québec] c'est un gouvernement de droite !

Et en fait on est la province de droite ici au Canada, on a notamment des enjeux qui sont liés, on a une loi qui est passée, la loi 21, concrètement où on interdit le port du voile pour les personnes qui travaillent dans la fonction publique ! C'est à dire qu'on a des personnes voilées qui ont dû quitter le Québec pour s'installer ailleurs, et il y a même eu toute une propagande de province anglophone qui disait « mais venez on vous accepte nous ! Il n'y a pas de problème ! » Vous êtes diplômés, vous avez des avocates, il y a des... enfin qui sont dans des professions quand même particulières et surtout c'est qu'il y a une pénurie de main d'œuvre au Canada, donc les gens sont là « venez dans nos provinces on vous accepte avec plaisir ! » Parce que le Québec essaie de reproduire le modèle français.

Et donc là on arrive en ce moment l'islamophobie au Québec c'est une catastrophe ! C'est une catastrophe, on a une candidate qui s'est présentée lors des dernières élections, qui

était une femme voilée, le harcèlement qu'elle a vécu ! Le harcèlement ! Et moi je lisais des discours qui étaient les mêmes discours que j'entendais en France en fait !

Et en fait on essaie de reproduire un modèle qui est vraiment problématique mais c'est ce que les gens ne comprennent pas, c'est qu'il y a aussi cet élément-là aussi qui est lié notamment à l'impérialisme français et qui est lié aussi, tu sais quand tu vas en Afrique francophone versus en Afrique anglophone sub-saharienne. Le Nigeria, le Ghana, versus la Côte d'Ivoire, je ne sais pas moi, le Sénégal, le Cameroun, on voit comment l'impérialisme français, qui est un impérialisme aussi d'assimilation, qui est un impérialisme prenant qui est un... et a quand même laissé encore des empreintes, et l'Afrique anglophone est une Afrique plus libre, l'Afrique francophone est une Afrique qui est encore liée à la France.

Et le Québec, je ne sais pas comment c'est possible, comment on arrive encore avec cet impérialisme français, à laisser une empreinte de cette mentalité qui est problématique, mais parfois quand tu, j'entends des politiciens québécois parler j'ai vraiment l'impression d'entendre la cousine lointaine de Marine Le Pen !

Et c'est ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il y a vraiment une histoire qui est liée à la France, même si les Français n'en ont pas conscience. Et il y a aussi une histoire de minorité, il y a une histoire de on se défend, on se protège, et tu connais Michaëlle l'ouvrage, je vais utiliser le mot en N là, mais les nègres d'Amérique ! C'est comme ça que les Québécois se qualifient !

Et donc je pense qu'il y a beaucoup d'éléments qu'ils n'arrivent pas à considérer parce qu'ils se sentent déjà dans une position victimaire. Et il y a toute cette histoire-là qui est à considérer, qui est quand même une histoire complexe, mais cette histoire complexe empêche de prendre conscience des autres réalités et de tout le travail qui est à faire au sein de cette province, quand le reste du Canada est déjà très très très loin.

[Mélissa Andrianasolo]

Alors, de même qu'en tant qu'Européens nous ne devons pas idéaliser le Québec, il faut faire attention à ne pas idéaliser le Canada anglophone. Vous entendrez mes invitées comparer Toronto et Montréal de nombreuses fois. Mais gardons à l'esprit que Montréal ne représente pas le Canada francophone, de la même manière que Toronto ne représente pas le Canada anglophone. Ce sont deux villes qui ont leurs propres spécificités, et mes invitées parlent évidemment des territoires qu'elles connaissent.



Bref. Pourquoi je vous parle de tout ça ? Parce que c'est en ayant ce contexte en tête que vous devez écouter l'entretien qui va suivre.

[extrait musical en fond, Bisquit Soul de Nordgroove]

[Mélissa Andrianasolo]

Cet épisode est le deuxième d'une série que traite de la thématique du musée (dé)colonial. Dans le premier épisode de cette série, j'ai interviewé Lise Mész, conseillère sur l'historique des collections du Musée du Quai Branly. Et dans l'épisode d'aujourd'hui nous allons voyager outre-atlantique pour se poser une question : peut-on repenser le musée ?

« Repenser le musée » c'est justement le titre d'un cycle de conférences organisé par l'organisation Nigra luventa, en association avec les Beaux Arts de Montréal en automne 2020. Nigra luventa est, selon leur site, une organisation montréalaise qui célèbre les cultures et l'histoire afro-descendante à travers les arts visuels et médiatiques. En alliant créativité et érudition, elle souhaite rendre audibles et visibles les voix, les réalités et les expériences des communautés noires. J'ai eu la chance de pouvoir interroger Diane Gistal, fondatrice du projet, et Michaëlle Sergile, chargée de projet pour l'organisation.

Mais je vais plutôt laisser mes invitées se présenter elles-mêmes.

[Michaëlle Sergile]

Donc moi c'est Michaëlle Sergile, je suis artiste et commissaire et travailleuse culturelle au Québec. J'ai rejoint Nigra luventa il y a quelques années, d'abord en étant artiste, puis ensuite en étant chargée de projet et commissaire pour la plate-forme. J'apprécie énormément être dans l'équipe, honnêtement ça m'a fait énormément avancer depuis que j'ai rejoint l'équipe, et puis je pense que c'est ça pour moi.

[Diane Gistal]

Et donc moi c'est Diane Gistal, je suis pareil travailleuse culturelle, commissaire indépendante, la fondatrice de Nigra luventa, et en gros moi je navigue un petit peu dans différentes disciplines, différents domaines ici au Québec, mais toujours reliés à la culture et grosso modo c'est ça.

[Mélissa Andrianasolo]

Présentations faites, Diane revient sur la création de Nigra luventa.

[Diane Gistal]

Nigra luventa donc c'est une plate-forme décoloniale qui célèbre et promeut les cultures et l'histoire afro-descendante et africaine à travers les arts visuels et médiatiques. Et dans un premier temps je vais juste m'arrêter sur afro-descendante et africaine, parce que pour nous c'est important de souligner effectivement qu'il y a des communautés noires au pluriel, des identités diverses, plurielles, et de mettre et de célébrer ces différentes identités. Et qu'il y a effectivement cette histoire qui émane du continent et des communautés qui ne sont plus sur le continent, qui sont en Amérique du Nord dans les Caraïbes, les afro-descendants qui sont en Europe etc. Donc pour nous c'est important aussi de porter, dès la définition de notre organisme, cet élément qui nous permet de comprendre la complexité, la diversité de nos communautés.

Et qu'est-ce que ça fait concrètement Nigra luventa ? Ce qu'on fait donc en célébrant nos cultures c'est de les promouvoir par l'art, organiser des expositions, des conférences, des discussions, des projections de films, de documentaires. Et en fait on essaie par l'intermédiaire de l'art d'éduquer, on essaie aussi de déconstruire, de décoloniser et c'est vraiment le mandat qui est porté par notre organisme.

Et comment il a été fondé ? En fait c'est assez particulier, c'est que moi je suis née, j'ai grandi en France. Et je suis arrivée au Québec il y a plusieurs années de ça, en pensant que c'était l'El Dorado, oh mon dieu tout le monde est déconstruit, c'est génial ! Et en fait ça a été un peu la désillusion, parce qu'on a ce discours de façade, mais dans le fond il ne se passait pas grand chose. Et ça a été notamment en Amérique du Nord on a la célébration du mois Histoire des noirs, moi j'étais dans une université francophone, où, dans laquelle pour le mois Histoire des noirs, il ne se passait absolument rien du tout. Le mois existe mais on n'en fait rien du tout. Et en fait j'ai commencé à naviguer dans les milieux un peu anglophones, et

le fait qu'on parle du Québec et on parle du Canada, le Canada anglophone ça n'a rien à voir avec le Québec, donc le Canada francophone.

Et même au sein d'une province francophone il y avait des universités anglophones qui portaient un discours décolonial depuis plusieurs années, qui organisaient des conférences, qui organisaient des projections, mais les universités francophones ne faisaient rien.

Et en fait moi je suis née en France, je suis une francophone. Et pour moi c'était important aussi de porter ce discours en français, de toucher les communautés québécoises et aussi toucher les communautés françaises, au départ, et ça a été donc, dans un premier temps, un projet universitaire. Donc on a été voir les associations étudiantes, on a été voir des étudiantes et des étudiants de nos communautés pour leur demander si on pouvait porter un projet ensemble. Et dans un premier temps donc, Nigra luventa ça a vraiment été de porter un projet dans le cadre du mois Histoire des noirs, à l'université du Québec à Montréal pour répondre à une absence, à un silence. Et en fait quelques années on a décidé de sortir du cadre universitaire et de porter un discours qui toucherait davantage donc la communauté montréalaise, la communauté du monde des arts et c'est un petit peu ça. Donc on vraiment, ça a commencé dans le cadre universitaire, et maintenant on essaie de porter un discours qui touche au départ la ville, et maintenant l'ensemble de la province.

[Mélissa Andrianasolo]

Diane nous parle du fait qu'en tant que française, elle avait totalement idéalisé le Québec. Ce n'est qu'une fois sur place, en se confrontant à la réalité, qu'elle a remis en perspective son point de vue fantasmé. Si je vous ai fait cette longue introduction sur le contexte québécois, c'est justement parce que mon public n'est pas majoritairement québécois.

Alors, comme Diane, on peut avoir envie de croire que le Québec c'est la terre promise. Enfin, ça dépend de quel point de vue on se place. Si on est de droite on va plutôt croire que c'est l'enfer du décolonialisme et de la pensée déconstruite. En tout cas on a tendance à ne pas vraiment faire la différence entre les parties anglophones et francophones, et même si l'on sait que le Canada est immense, on ne se rend pas réellement compte à quel point c'est un territoire qui regroupe des réalités culturelles et politiques extrêmement diverses.

Il faut le dire aussi, en France en tout cas, nous ne brillons pas par notre connaissance historique du Canada, et de toutes les problématiques politiques qui en découlent.

Alors, est-ce que cette distinction culturelle entre le Canada anglophone et le Québec francophone se retrouve dans notre questionnement d'aujourd'hui à propos des arts visuels ? Laissons Michaëlle remettre les choses dans l'ordre.

[Michaëlle Sergile]

Je considère quand même que le Canada et entre parenthèses le Québec c'est quand même assez large, parce que ce qu'il se passe au Canada ne se passe pas nécessairement au Québec, et les discussions et les problématiques en arts visuels au Québec et au Canada ne sont pas les mêmes : au Québec c'est très francophone, au Canada c'est un mélange de français et de l'anglais. Et je considère personnellement et je pense que c'est quelque chose que Diane peut aussi dire, mais je considère qu'au Canada il y a des avancées qui ne sont pas nécessairement faites au Québec. Et en termes d'inclusion, de réflexion sur le racisme, de réflexion sur les différentes communautés culturelles, au Canada c'est beaucoup plus avancé. Puis c'est une critique qu'on a fait quelques fois au Québec mais je pense quand même que depuis les derniers mois il y a des réflexions qui sont portées là-dessus, dont justement la série de panels avec « Repenser le musée » c'est quand même un pas en avant que je considère et que je vais toujours considérer.

Mais en ayant fait plusieurs recherches de mon côté, et en ayant discuté d'abord aussi avec Diane, c'est des choses qu'on réalise, il y a quand même plusieurs choses qui se passent à l'extérieur du Québec, qui ne se passent pas nécessairement ici. Puis... je ne sais pas, c'est juste des débats qui sont complètement différents, parce qu'il y a quand même des avancées qui sont faites à l'extérieur du Québec qui ne sont pas nécessairement ici mais j'ai quand même un petit optimiste pour le reste des choses pour le Québec.

[Mélissa Andrianasolo]

Michaëlle nous explique que les avancées entre le Québec et le Canada ne sont pas les mêmes, et que le cycle de Nigra Iuventa a organisé « Repenser le musée » avec le Musée des Beaux Arts de Montréal, est une avancée sur les questions de la représentation des personnes non blanches dans les arts visuels au Québec.

Du point de vue français, où les questions décoloniales, et où l'idée même de questionner le point de vue euro-péo-centré, fait débat, cela peut paraître déjà énorme.

Pour donner quelques exemples, en mai 2021, plusieurs associations ont organisé un mois décolonial à Grenoble. Un festival qui invitait à « déconstruire l'imaginaire post-colonial » et qui a valu à la mairie, et à l'université de Grenoble, des demandes d'explications et de désolidarisation. Ce que les deux institutions se sont empressées de faire. Le maire de Grenoble, Eric Piolle, avait dû faire un jeu d'équilibriste.

[Sarah, lisant un extrait des propos du maire Eric Piolle]

« La mairie de Grenoble est une institution publique, qui n'a pas à être associée en tant que telle à ce festival », écrit-il sur Twitter, tout en rassurant que « pour autant, le débat est libre. La tenue de ce festival est légitime. »

[Mélissa Andrianasolo]

En parallèle, le panel organisé par Nigra luventa contenait une conférence nommée « Requestionner la notion d'universel », qui tendait à, je cite, « examiner la construction d'un universel blanc, euro-centriste, qui modèle encore aujourd'hui les représentations du monde et les imaginaires collectifs ». Deux salles, deux ambiances donc.

En France on est loin d'avoir une institution prête à accueillir de tels débats sans remous. Diane et Michaëlle apportent tout de même une nuance, encore une fois, sur la façon dont les institutions québécoises se saisissent du débat.

[Diane Gistal]

Ce qui est particulier dans le contexte québécois c'est que ces initiatives vont être saluées, vont être acclamées, mais elles ne vont pas être portées, elles vont être juste acclamées et saluées, c'est à dire que l'université n'a concrètement pas dans le cadre du mois de l'Histoire, pour sa part, portée d'initiatives. Par contre, lorsqu'une initiative est portée au sein de l'université on va avoir le soutien, non seulement des équipes de communication, on va avoir un soutien institutionnel, et en fait l'université est très fière de dire « ah bah oui au sein même de notre université, qui prône un discours d'inclusion, on a pour le mois d'Histoire des noirs, une initiative qui est portée par nos étudiantes et nos étudiants ».

Donc l'université est très fière, sauf que lorsqu'il s'agit de mesures prises par l'université elle-même, là c'est autre chose. Et donc l'université a été vraiment un soutien, mais c'est quand même à nuancer, la notion, le terme de soutien. Et après ça a été de voir avec les institutions telles que les musées, les galeries, les organismes culturels qui comme je le souligne ici, au Québec il y a une particularité, c'est un discours de façade donc c'est simple de soutenir, de vouloir « ah bah écoutez on veut bien avoir notre logo avec vous parce que le mois d'Histoire des noirs c'est beau, c'est bien, ça sonne inclusif », mais après lorsqu'il s'agit de s'inscrire sur du long terme, d'avoir une politique vraiment décoloniale au sein de l'institution, là c'est autre chose.

[Michaëlle Sergile]

Je suis tout à fait d'accord avec tout ce que Diane a déjà dit, je pense aussi qu'il y a quelque chose que j'apprécie beaucoup par contre au Québec, j'ai migré ici il y a quelques années quand même, ça fait un bon moment mais je réalise aussi qu'il y a beaucoup de choses que j'ai la possibilité de dire et de faire parce que je suis ici.

Puis malgré les critiques que je vais pouvoir émettre, malgré les choses que je trouve problématiques ici, au moins j'ai la possibilité de les dire, j'ai la possibilité de me faire entendre un peu plus, du moins maintenant. Puis c'est une chose que je sais que je n'aurais pas nécessairement comme possibilité ailleurs, puis ça je le reconnais.

Par contre il y a beaucoup de choses qui, il y a quelques années, étaient entièrement différentes et je sais qu'il y a peut-être dix ans, avoir ce discours-là... En fait je sais que ce discours a été porté il y a plusieurs années, en 89, il y avait des choses qui étaient sorties au Québec, par ailleurs, par rapport aux centres d'artistes par exemple et aux galeries qui ne représentaient absolument pas les artistes de la diversité, des communautés noires, mais maintenant on a un discours complètement différent et je sais que notre plate-forme par exemple se fait beaucoup plus entendre.

Mais je réalise tout de même que c'est en étant ici au Québec que j'ai cette possibilité et je sais que si, par exemple, j'étais dans un autre pays, ou en Haïti même, mon discours ne serait pas nécessairement le même.

[Mélissa Andrianasolo]

Michaëlle vient apporter encore une touche de nuance face aux critiques que les deux militantes peuvent apporter sur le Québec. Malgré tout, elle affirme avoir la chance de pouvoir dire. Diane vient alors ajouter une réflexion extrêmement intéressante : pour elle, selon l'espace géographique dans lequel on se trouve, « dire », « prendre la parole », ne revêt pas tout à fait du même caractère politique.

[Diane Gistal]

En fait il y a de nombreuses initiatives ici au Québec, qui sont portées donc par des personnes concernées, et ce je trouve intéressant avec ce que Michaëlle a dit, c'est vrai qu'il y a la possibilité de dire au Québec, mais je veux juste souligner qu'il y a la possibilité de le dire partout, et qu'il y a quelque chose d'éminemment politique de dire en France parce que le système... On est face à un système qui est fondamentalement raciste, et dire en France et faire face, faire opposition à ce système, je trouve qu'il y a quand même quelque chose de très fort.

Ici le système, on est face au même racisme sauf qu'on est dans l'hypocrisie, dans la douceur, donc on a une possibilité de dire, de dénoncer sans, au final, avoir un retour très négatif. Mais on est face à un système qui est aussi problématique. Et donc je pense que, et ce que je trouve intéressant, faire lien avec des initiatives qui sont portées au Brésil, qui sont portées en France, qui sont portées en Afrique Subsaharienne, on dit la même chose. On dit la même chose, sauf que dépendamment de l'espace géographique dans lequel on est, ce discours peut être justement constitué comme une menace pour nous, pour nos vies, alors qu'ici au Québec, je peux dire ce que je veux ce n'est pas, il n'y aura pas de répercussions. Mais ce que je veux dire c'est qu'il faut quand même le comprendre, que dire ici, c'est beau, c'est intéressant, mais les personnes qui disent, et les initiatives qui sont portées ici, sont par des personnes concernées, les communautés autochtones, notamment avec le centre Daphne...

[Mélissa Andrianasolo]

Le centre Daphne, sans accent, est un centre montréalais, fondé en avril 2019, par quatre artistes autochtones : Hannah Claus, Nadia Myre, Caroline Monnet et Skawennati. Il est nommé selon le nom de l'artiste anishinaabe Daphne Odjig, qui a notamment défendu la

reconnaissance des artistes autochtones en protestant les pratiques institutionnelles de son époque.

Malgré mes recherches sur Youtube de prononciation, j'espère ne pas avoir trop écorché les noms.

[Diane Gistal]

Qui sont portées par des communautés noires, qui sont portées par les communautés LGBTQ+, qui sont portées... donc c'est les personnes concernées qui s'épuisent à la tâche de devoir éduquer, de devoir ouvrir la voix, pour reprendre un petit peu aussi le titre du documentaire d'Amandine Gay.

Et en fait il faut aussi déconstruire ce mythe de l'El Dorado, déconstruire ce mythe de penser qu'au Québec tout est possible, tout n'est pas possible ! Ce qu'on arrive à faire c'est parce qu'on s'évertue à travailler dur, on s'évertue à déconstruire mais nous-mêmes pour nous-mêmes. Et en fait on a l'impression, et cette illusion qu'on travaille tous main dans la main, c'est kumbaya, c'est pas le cas ! On travaille, on éduque les autres et finalement on est comme dans l'illusion de l'inclusion etc. c'est de se dire que « ok, si c'est le discours que tu portes, ok je vais t'appuyer dans ton discours ou je vais te laisser une plate-forme mais c'est à toi de faire tout le travail ».

Et c'est ça qu'il faut quand même souligner, c'est que le travail par les nombreux organismes communautaires ici est fait par des personnes qui s'épuisent à la tâche, qui ne sont pas super bien rémunérées, qui ont un travail à côté ou qui font du bénévolat, comme nous là ! On travaille à côté, puis c'est des heures et des heures de travail, on s'épuise physiquement, mentalement, pour pouvoir finalement permettre que des artistes arrivent à intégrer ces institutions.

Et après ces institutions sont saluées, nous on va faire des partenariats avec des institutions majeures mais il faut comprendre que pour arriver à ce partenariat toute l'initiative elle est portée majoritairement par nous ! La communication avec les panélistes, la communication avec... réfléchir à l'activité, réfléchir à tel atelier, les réflexions qui sont portées, les lectures etc. elles seront portées par nous.

Donc je pense que c'est quand même important de préciser que oui, il y a un travail qui est fait en Amérique du Nord, mais ce travail est au détriment de qui ? Et effectivement il y a le pays jouit de ce travail-là, et c'est pour ça qu'il y a vraiment, et c'est ça qui... il y a un soutien



qui est comme en termes de communication... Si tu portes un projet, il faut savoir que les journalistes vont en parler, que tout le monde va en parler mais il n'y a pas, lorsqu'il s'agit vraiment de déconstruire au sein même de l'institution, c'est autre chose.

Et c'est ça qu'il faut vraiment comprendre : regarder qui sont les conseils d'administration, qui sont les équipes dirigeantes au sein des organismes majeurs au Québec ? La diversité comme on le dit, moi je ne la vois pas. Donc c'est vraiment aussi des éléments qu'il faut considérer et je pense que, je veux quand même être critique vis à vis de cette province qui permet des choses mais qui en même temps ne se requestionne pas beaucoup je trouve.

[Mélissa Andrianasolo]

Mais, est-ce que tout cela est nouveau ? Est-ce que simplement dire, et être écouté suffit ?

[Michaëlle Sergile]

Mais c'est justement en faisant des recherches pour l'une de nos premières expositions que je suis tombée sur quelque chose de 89 qui était écrit, et où c'est peut-être pas exactement les mêmes mots qui étaient utilisés mais c'étaient les mêmes critiques. Et c'était dans une revue qui était très très très connue et très lue au Québec, et qui faisait la première page mais malgré tout on porte encore ces mêmes discours en 2021.

Puis même si je suis d'accord, c'est ce que je disais tout à l'heure, il y a quand même cette possibilité de dire, c'est vrai que ça reste en surface,. Puis c'est de dire constamment les mêmes choses, par rapport aux conseils d'administration, de dire qui siège dans votre conseil d'administration, qui fait partie des jurys, qui accepte finalement les artistes dans tel et tel espaces ? Comment faire finalement pour que les choses changent réellement, pour qu'on ne répète pas le même discours, peut-être vingt ans plus tard ?

Puis ce sont des choses qui ont déjà été dites, ce sont des choses qui sont mises en action assez récemment sincèrement, puis ce sont des choses qu'ont dit depuis des années et finalement pour moi, quand on réfléchit à une institution tout comme Diane le disait, c'est de réfléchir à sa structure et de réfléchir à qui rentre et comment. Parce que finalement toutes les personnes qui vont siéger dans des postes décisionnels, ce sont ces personnes qui vont dire qui rentre et qui sort de ces espaces, qui est représenté dans ces espaces, quels

artistes sont acceptés, donc c'est tout ça qu'il faut changer complètement mais ce sont des choses qui ont été déjà dites, donc c'est à suivre pour la suite mais...

[Mélissa Andrianasolo]

Maintenant qu'on a dit, j'ai interrogé mes invitées sur le nerf de la guerre : puisque les institutions ne portent pas elles-mêmes ce discours, puisqu'elles laissent faire les organisations à but non lucratif et les associations, comment tout cela est-il financé ? Parlons peu, parlons bien, parlons thunes.

[Diane Gistal]

Nous on a commencé comme collectif et on est maintenant un organisme à but non lucratif, et ce qu'il se passe c'est qu'on est concrètement financé depuis quelques années par les conseils des arts, conseil des arts de Montréal, on a une subvention du conseil des arts du Canada, on est financé par les associations étudiantes, l'association facultaire des étudiants en art de l'UQAM [ndlr : Université du Québec à Montréal], l'association des étudiantes en sciences humaines, par les associations qui, dans le cadre universitaire. Et aussi on est subventionné par des initiatives qui soutiennent les communautés noires.

Et en ce moment je pense que ce qu'il y a eu de positif finalement, étrangement, avec Georges Floyd ici au Canada, c'est que le Premier Ministre, et donc le gouvernement fédéral a décidé de financer un certain nombre d'initiatives qui sont portées par les communautés noires.

Donc il y a des fonds ici au Canada pour les communautés noires. C'est à dire qu'on a créé un deuxième fond pour le renforcement des capacités parce que nous on est par ce qu'on appelle un appel à projets, l'appel à projets c'est quand tu as un projet spécifique et tu demandes un financement pour « ok je veux organiser une expo, est-ce qu'on pourrait avoir ce montant-là pour l'expo, voilà le détail de mon financement, etc. ». Et donc tu dépends à chaque fois d'un projet. Si tu n'as pas de projet, tu ne peux pas financer voilà, ton équipe à l'année longue, tes communications, tu ne peux pas financer ton matériel, et en fait suite à justement cette vague qu'il y a eu au Canada de conscientisation sur la situation qui concerne les communautés noires donc le gouvernement fédéral a décidé, en travail avec des communautés noires, de réfléchir à comment financer nos communautés de façon durable, et façon durable c'est-à-dire financer dans le renforcement de nos capacités.

Donc il y eu notamment le ministère je pense c'est le ministère de l'inclusion, de la diversité, de la jeunesse, qui a créé un fond pour financer donc l'achat d'équipement, pour financer par exemple si tu as un local, la rénovation de ton local et ton espace, pour financer tes ordinateurs, pour financer tes logiciels. Et donc pour permettre que ces organismes puissent réfléchir sur du long terme, puissent avoir du matériel pour s'envisager, pour avoir une planification stratégique aussi sur du long terme.

Et en fait il y a eu vraiment cet impact, vraiment fou le gouvernement fédéral a vraiment investi des millions de dollars et si tu regardes même l'intitulé donc des subventions, c'est vraiment destiné aux communautés noires. Si la majeure partie de ton conseil d'administration est constitué de personnes qui ne font pas partie des communautés noires, tu n'auras pas le financement.

Et c'est vraiment, ça a été très spécifique et ça a vraiment changé pour beaucoup d'organismes qui justement n'arrivent pas à survivre, comme nous, parce qu'on est constamment en train de faire des projets, des projets, des projets qui nous épuisent. Et là ça a été donc une première vague de nouveaux financements pour permettre qu'on puisse, voilà, survivre à l'année longue, qu'on puisse aussi réfléchir à « est-ce qu'on peut se rémunérer », pour avoir, je ne sais pas moi, un graphiste à l'année longue, pour avoir quelqu'un qui travaille dans les relations publiques, d'avoir quelqu'un qui travaille en communication.

Et en fait c'est vraiment une particularité, et comme je le précise depuis tout à l'heure du gouvernement fédéral. Donc ce n'est pas le gouvernement provincial, ce n'est pas la province du Québec, mais c'est le gouvernement fédéral, donc le Canada dans son ensemble et qui bien évidemment inclut majoritairement les communautés anglophones.

[Mélissa Andrianasolo]

Rappelez-vous du précédent épisode, où je citais Louise Thurin et Zélie Caillol, deux étudiantes en art qui ont publié une lettre ouverte à tous les musées français.

[Tom qui lit un extrait de la lettre ouverte de Louise Thurin et Zélie Caillol]

Chers musées, éduquez-moi sur le racisme. Quelle est votre valeur, si vous ne me parlez pas ? Pourquoi ces façades noires, vides et ces silences prolongés ? Ne rien dire, ou publier

une façade noire, accessoirement accompagnée d'une banalité ? Entre votre action potentielle dans le débat public, et celle de L'Oréal, il n'y aurait aucune différence ? Black Lives Matter est un appel à l'action, pas à la solidarité. »

[extrait musical en fond, Bisquit Soul de Nordgroove]

[Mélissa Andrianasolo]

On apprend ici qu'au Canada, le gouvernement fédéral a débloqué des fonds spécifiquement dédiés aux communautés afro-descendantes. De quoi hérissier le poil de certains politiques français. Puisqu'en France la République est censée être une et indivisible, et qu'il n'est pas question de questionner la définition d'universalisme, débloquer des fonds pour les personnes noires serait probablement taxé de communautarisme ou de racialisme décomplexé.

C'est bien le gouvernement fédéral qui a décidé d'agir ainsi, pour ainsi dire le Canada, et non pas la province du Québec. Michaëlle évoque également l'idée d'un manque d'archives.

[Michaëlle Sergile]

Après avoir fait des recherches en résidence à une des... à un des centres d'archives des arts au Québec qui s'appelle Artex, j'ai réalisé qu'il y a tellement de choses qui ont été faites finalement à Toronto, il y a tellement de choses qui ont été faites ailleurs au Canada plutôt qu'au Québec, et c'est je pense en partie parce qu'il n'y a pas nécessairement... je sais que ces choses ont été faites quand même, je sais que c'est... Parce que là en ce moment je travaille aussi avec un autre groupe et je réalise qu'il y a beaucoup qui ont été faites au Québec, au milieu francophone et faites par des communautés noires sauf que ce ne sont pas des choses qui ont été nécessairement archivées dans ces centres, ce ne sont pas des choses dont on a conscience ici au Québec et donc on a tendance à répéter les mêmes choses et à penser que ce sont des nouvelles initiatives, sauf qu'il y a des initiatives qui ont déjà été portées aussi ici au Québec.

La raison pour laquelle ça n'a pas été archivé j'ai l'impression aussi que c'est en partie parce que ce qu'on considèrerait comme étant vraiment le milieu de l'art, les centres d'artistes, les

galeries etc. n'étaient pas nécessairement les mêmes choses que nos communautés allaient créer, c'était souvent des espaces alternatifs parce qu'on n'avait pas la possibilité de rentrer dans ces espaces. Puis c'est aussi à cause de cette raison-là que j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de choses qui n'ont pas été archivées. Et que là en ce moment c'est une recherche qui est à faire au Québec, mais il y a des initiatives qui ont été créées.

Toutefois je réalise qu'au Canada anglophone, ce sont des initiatives dont on entend parler, qui sont archivées, dont on peut suivre [rises] assez facilement tandis qu'au Québec ce sont des recherches de longue haleine pour comprendre ce qui a été fait avant parce qu'on ne part jamais complètement de zéro, il y a toujours des choses qui ont été faites. Puis c'est dommage de se dire qu'à chaque fois, dans la province dans laquelle on est, on est obligé d'être dans cette recherche-là parce que ça n'a pas été archivé. Parce que les espaces qui servaient à ça finalement n'ont pas nécessairement soit eu cette information ou soit même cherché à avoir cette information, tandis qu'à Toronto il y a des initiatives comme le Nia Centre qui a été créé, que c'est en majorité des femmes noires qui créent ces choses-là.

Donc c'est quand même des choses qu'on voit, qui ont un impact assez fort à Toronto, qui n'a pas nécessairement ce même impact ici. On va passer notre temps à aussi applaudir les initiatives torontoises, mais qu'est-ce qui se passe ici et pourquoi on n'entend pas parler des initiatives qui sont faites ici également ? Puis on s'entend, c'est ce que je vous disais tout à l'heure aussi, bon j'ai vouvoyé, c'est ce que je te disais tout à l'heure aussi, c'est qu'il y a dix ans les initiatives qu'il y avait finalement on n'en entend pas du tout parler mais elles existaient.

Puis il y a dix ans, les choses que l'on peut faire aujourd'hui ce n'est absolument pas les mêmes choses, donc je pense il y a déjà cette reconnaissance de la lacune de la représentation des communautés noires et des communautés culturelles différentes ici, qu'on prend de plus en plus conscience de ces choses-là mais c'est des choses qui étaient là depuis très longtemps, il y a des initiatives qui ont été portées depuis très longtemps et que c'est seulement maintenant qu'on cherche à les connaître. Tandis qu'à Toronto selon moi ce sont quand même des choses qui ont été portées depuis des années, qui ont perduré et qu'on peut retracer facilement.

[Mélissa Andrianasolo]

En parlant d'archives, dans l'épisode précédent sur Musée du Quai Branly, nous avons évoqué les questions de restitution des objets culturels africains par la France. Au Canada,

la question de la présence des objets et œuvres d'art autochtones dans les musées se pose également, mais d'une façon un tout petit peu différente. D'abord beaucoup de ces objets ont été extraits de leur territoire d'origine, tout comme les objets africains. Ils ont fait l'objet d'une demande de restitution sur leur territoire, mais en plus ces objets sont présentés d'une façon occidentalocentrée. Si Diane n'est pas elle-même issue de la communauté autochtone, elle nous en parle cependant un petit peu.

[Diane Gistal]

En fait, pour avoir eu quand même plusieurs discussions avec différents artistes des communautés autochtones, ça a souvent été de, finalement de réfléchir au fait que la façon dont on voit le commissariat, la mise en espace, les réflexions portées sur les œuvres et comment elles ont été mises ensemble, ce sont des réflexions qui sont complètement différentes dans d'autres communautés, que ce soit des communautés autochtones ou communautés noires ce n'est pas nécessairement les mêmes choses. Puis de réfléchir d'ailleurs ça a été un des panels de discussions de « Repenser le musée », de repenser par exemple aux cartels, de repenser aux textes, de repenser à la présentation des œuvres sur les socles, sur des piédestal etc. ce n'est pas nécessairement de cette façon-là dont on réfléchit dans différentes communautés. Et d'ailleurs c'est une réflexion que j'ai eu avec une artiste quand même assez reconnue au Québec, qui finalement disait « est-ce que ces objets-là ont encore une fonction ? » parce que ce sont des objets qui finalement, dès qu'ils sont mis sur un piédestal, dès qu'ils sont mis sur un socle, ils perdent de leur fonction et leur fonction a toujours été d'être en contact avec les mains, avec les gens, de garder son aspect fonctionnel, puis c'est comme si on enlevait complètement la fonction de l'objet alors que l'objet a encore une vie.

[Mélissa Andrianasolo]

Ce que dit Diane me rappelle ce que m'a dit Mamadou Boye Diallo, alias Modboye Roller, conservateur du musée à ciel de la Médina, un quartier populaire de Dakar dont les maisons historiques sont investies par les street artistes sur invitation de Mamadou, et avec l'autorisation des habitants. Le prochain épisode lui sera d'ailleurs consacré. Modboye Roller me disait ceci, à propos des objets conservés dans les musées européens.

[Mamadou Boye Diallo, alias Modboye Roller]

Parce que si c'est des rituels que les gens ils faisaient ici... Quand ils[ndlr : les occidentaux] le prends, ils en font un autre ! Donc il y a le propre de ces objets, mais est-ce qu'ils ont de l'âme ? Tu vois, est-ce qu'ils représentent aujourd'hui quelque chose ? Tu vois, tout ça pour moi c'est des questions à poser, pas juste "donnez-nous donnez-nous", mais comment, est-ce que c'est nécessaire, tu vois ?

[Mélissa Andrianasolo]

Mais cette remarque sur la charge spirituelle de ces objets et la façon de les présenter ne s'arrête pas uniquement sur une réflexion matérielle. Il s'agit aussi de décentrer son regard, de requestionner ses réflexes pour comprendre que toutes les cultures ne pensent pas le monde de la même façon.

Au Canada, il se trouve que certains objets ont déjà été restitués. Ces restitutions ont pu permettre à certains peuples de raviver des pratiques spirituelles oubliées, comme nous l'explique d'ailleurs un article du journal La Presse, datant du 24 décembre 2017.

[Sarah lisant un extrait de l'article du journal La Presse]

Une libération qui permet à ces outils sacrés de remplir à nouveau la fonction pour laquelle ils ont été créés. Plusieurs objets ont repris leur rôle au cœur de la culture autochtone de leur nation. « Ils ont définitivement ravivé de nombreuses personnes », affirme Jerry Potts, un aîné de la nation Piikani, dans le sud de l'Alberta, qui a participé à plusieurs démarches de rapatriement d'objets sacrés. « Il y a des objets redonnés par des universités et d'autres collections de partout qui sont de retour dans les communautés et qui ont retrouvé leur usage » raconte-t-il.

Sur la côte ouest, le co-fondateur du comité de rapatriement des nations Skidegate et Haïda, Andy Wilson, confie que la récupération d'artefacts a fait renaître les traditions. Leurs communautés ont profité du retour de plusieurs objets pour réapprendre à les fabriquer. Cet art s'était pratiquement perdu dans certains cas. Renouer avec ces anciennes pratiques a aussi permis d'ouvrir des canaux de communication entre les différentes générations à l'intérieur des familles. Jerry Potts n'hésite pas à parler d'une véritable cure de jouvence pour la Confédération des Pieds-Noirs.

[Mélissa Andrianasolo]

Grâce à ce témoignage, on peut comprendre que les questions de restitution d'objets ne sont pas seulement des débats appartenant au monde des idées. Ils concernent des communautés, et des peuples, ils concernent des personnes qui se sont vues spoliées de leur patrimoine, et qui ont un véritable besoin de renouer avec leur histoire.

La question de la restitution peut en vérité s'entendre à la problématique des réparations. Les collections des musées sont témoins de la violence historique de certains pays occidentaux à l'égard de certains peuples. Sur cette question, le magazine *The Funambulist* a consacré un numéro entier. Il est en accès libre sur leur site, vous trouverez la référence dans la description de mon podcast.

Dans le cadre de ce numéro 30 datant de juillet/août 2020, ils ont réalisé un entretien avec Edward Halealoha Ayau. Ce militant a consacré sa vie au retour non pas d'objets mais du corps de ses ancêtres à Hawaï. Il nous explique comment cette mission lui a permis, avec ses camarades, de renouer avec une langue et une spiritualité. L'extrait est en anglais. Vous trouverez l'épisode et sa transcription dans le lien de la description du podcast.

[Edward Halealoha Ayau]

And so what we, what we started to do, and there was... I don't remember how many of us were there at the beginning, but the majority of us were not Hawaiian language speakers, so that made it hard because the protocols and all the trainings, everything was in Hawaiian. It was an opportunity to, you know, re-embrace our language, learn our respective roles based on gender — in Hawaiian ceremony, like other cultures I suspect, there are certain roles that each gender has. And so we learned that, we learned how to be responsible Hawaiian men, when it comes to taking care of our ancestors' remains, how to connect to them.

And the most important lesson is how to call upon our own individual ancestors to come and help us. And so, our prayers taught us how to ask for the different tools that we need to do our work. No one told us how to repatriate because no one knew how. We had to figure this out on our own.



[ndlr : traduction : « Et donc ce que nous avons commencé à faire, et il y avait... je ne me souviens pas combien nous étions au début, mais nous ne parlions majoritairement pas hawaïen, ce qui était compliqué parce que le protocole et tous les entraînements, tout était en hawaïen. Ce fut une opportunité, vous voyez, d'embrasser à nouveau notre langue, d'apprendre nos rôles respectifs en fonction de notre genre : dans une cérémonie hawaïenne, comme dans d'autres cultures je suppose, il y a des rôles précis en fonction des genres. Et donc nous avons appris ça, nous avons appris à être des hommes hawaïens responsables, pour ce qui est de prendre soin des restes de nos ancêtres, de se connecter à eux.

Et la leçon la plus importante fut d'apprendre à appeler nos ancêtres respectifs à venir nous aider. Nos prières nous ont appris comment demander les différents outils dont nous avons besoin pour faire notre travail. Personne ne nous a dit comment rapatrier parce que personne ne savait comment le faire. Nous avons dû le découvrir par nous-mêmes.»]

[Mélissa Andrianasolo]

Toujours dans l'optique de repenser le musée, elles donnent l'exemple de la notion de temporalité, qui diffère selon les différentes communautés, et emmène donc à réfléchir à la façon même de présenter les objets, dans quels espaces, et selon quelles modalités.

Bref, une véritable réflexion qui implique de revoir totalement notre conception muséographique.

[Michaëlle Sergile]

Puis surtout, de réfléchir, bon là je ne veux pas non plus généraliser beaucoup mais c'est vraiment en ayant eu des discussions avec cette artiste qu'on réfléchissait autant. Et on réfléchissait au fait que dans le monde contemporain, on a tendance à réfléchir au passé/présent/futur tandis que par exemple dans les communautés autochtones ça ne va pas être nécessairement quelque chose de circulaire.. de linéaire ! Mais ça va être quelque chose de plus circulaire ; où finalement on ne réfléchira pas au passé/présent/futur mais ce serait vraiment de réfléchir à quelque chose qui est en continuel mouvement et que le passé et le futur peuvent cohabiter.

Puis de mettre des choses dans des espaces c'est laisser non seulement d'enlever la fonction mais de figer l'objet dans le temps, et de complètement retirer cet objet des communautés auxquelles ils appartiennent mais aussi d'empêcher l'accès à ces communautés-là aussi. Puis dans un monde idéal, on réfléchissait justement à comment repenser un espace mais aussi un espace par rapport aux communautés autochtones et aux communautés noires.

Puis c'était de réfléchir au fait que on se décentralise déjà du mur blanc, on se décentralise du carré qu'on réfléchisse à des espaces qui puissent être circulaires par exemple, si on réfléchit à la notion du temps, que ça puisse être des espaces où les objets ne sont plus derrière des glaces mais que ce sont des objets qui peuvent être touchés, qui peuvent être admirés. Et puis surtout c'est beaucoup de travail qui va être du travail sur bois, ou des choses qui vont être travaillées à la main et qu'il y a une nécessité de toucher pour les comprendre, qui est complètement enlevée.

Puis ça c'est encore de réfléchir à nous, notre façon, bon nous, je dis nous mais du moins, en général la façon dont on voit les musées c'est souvent quelque chose de très très très propre, de presque difficile à y entrer, à y accéder, c'est des références, c'est des noms, des auteurs, des listes qui sont énormes, mais est-ce que c'est nécessairement cette façon-là dont on a envie de communiquer l'art ? Puis c'est quelque chose qu'on ne questionne plus nécessairement.

[Mélissa Andrianasolo]

Retirer les vitrines, pouvoir toucher les objets... Afin de les rendre accessibles aux populations qui les ont créés. C'est quelque chose de quasi impensable pour tout conservateur occidental qui se respecte. A ce propos, il est encore intéressant de croiser cette parole avec celle de Mamadou Boye Diallo, puisqu'elles se font décidément énormément écho.

[Mamadou Boye Diallo]

Je pense qu'en fait, si on les met sur la place publique [ndlr : les objets culturels restitués] et que tout le monde y ait accès, au moins chacun aura son mot à dire, tu vois. Et pour moi c'est ce qui est important. Mais pas juste le privatiser, il y a une privatisation du musée, tu vois. Une accessibilité du musée et des galeries, tu vois. Donc c'est ce qu'il faut éradiquer

d'abord, après on peut exposer tout ce qu'on veut, ça va être un débat d'idées, même si c'est contradictoire et tout tu vois, mais que chacun puisse s'exprimer quoi. Mais pas écarter la majorité pour juste le plaisir, le plaisir d'une minorité quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

Et oui, l'accessibilité et l'inclusivité c'est aller plus loin qu'un discours de façade.

[Michaëlle Sergile]

C'est une chose de, de réfléchir à l'accessibilité de ces penseurs, de réfléchir finalement est-ce que les penseurs dont on parle, est-ce que ce sont des penseurs qui font même lien avec les œuvres qui sont montrées ? Est-ce que ce sont des gens qui portent un discours colonial même sur ces œuvres qui ont donc, on ne se rend pas compte du discours qui est porté.

Donc c'est plusieurs couches quand même puis je pense qu'honnêtement d'abord un centre comme le centre Daphne qui est géré, qui a été construit par des personnes autochtones et que ce sont des personnes autochtones qui sont aussi dans ces espaces. Je trouve que c'est vraiment la chose qu'il nous fallait parce que c'est déconstruire complètement la façon dont on imagine un espace muséal, dont un espace de galerie et même un centre d'artistes, parce que ça reste que c'est des dérivés de. Pour moi, une galerie est un dérivé d'un musée d'une certaine façon, et le centre d'artistes est un peu un dérivé aussi de la galerie.

Puis je sais que par exemple, les centres d'artistes au Québec on a tendance à réfléchir à tout ça aussi, à réfléchir à la façon dont on présente les œuvres, et finalement s'il y a une nécessité d'avoir par exemple des cartels ou des socles ou des présentoirs. Mais est-ce que c'est quelque chose qui va se faire dans une échelle qui est beaucoup plus grande, dans un espace institutionnel, dans un espace muséal. Puis à quel point on a cette facilité et cette flexibilité pour des communautés comme les communautés noires ou les communautés autochtones d'être dans ces espaces et de complètement changer la façon dont on voit les choses d'habitude. Puis est-ce que c'est une chose dont on va devoir se créer à côté, est-ce que c'est, par exemple le centre Daphne, est-ce que c'est la même chose qui se passer aussi pour les communautés noires ou toute autre communauté ou on doit avoir notre propre espace pour déconstruire ces façons de penser et essayer d'avancer dans une autre direction ?

C'est une critique que j'ai tendance à faire en général, au musée, quand même parce que je considère que, même si les centres d'artistes il y a encore du travail à faire, au moins il y a une réflexion qui est portée là-dessus, il y a une déconstruction par rapport aux structures, les conseils d'administration ils sont continuellement changés dans une obligation de changer les mandats doivent toujours être changés, tandis que dans les musées j'ai l'impression qu'il y a une assise qui est faite et que c'est assez difficile de se rendre assez loin dans une structure pour se dire « est-ce qu'on recommence tout, est-ce qu'on se permet de recommencer les choses ? »

Puis je sais que c'est un mandat qui est complètement différent, où le musée va vraiment avoir un mandat de conservation, tandis que le centre d'artistes ça va être un mandat de diffusion. Mais quand on réfléchit à la conservation c'est aussi aller à l'encontre des objets et des communautés qu'on essaie de représenter. Parce que ce n'est pas toutes les communautés qui sont dans ces perspectives de conserver mais plutôt dans une perspective de faire rouler les choses, et de garder l'objet actif.

Donc pour moi il y a beaucoup de travail qui reste à faire, d'où la raison pour laquelle je pense aussi que le centre Daphne a été créé, c'est parce qu'on voit qu'il y a une lacune là et qu'on voit qu'il n'y a pas nécessairement la possibilité non plus de, de changer les choses, de jouer avec les choses, de la façon dont elles seraient censées être.

[Mélissa Andrianasolo]

C'est qu'il y a une véritable différence de conception même de l'art et de la culture selon chaque peuple. Nos musées occidentaux sont faits pour conserver, pour garder des objets dans le temps, pour transmettre. Or, cette logique de conservation n'est pas commune à tous les peuples. Doit-on l'imposer ? Et si finalement, nous remettons autant en cause la fonction du musée, est-ce vers eux qu'il faut se tourner ou doit-on inventer complètement autre chose ?

Dans l'introduction de l'épisode précédent, je me demandais quelle était notre place en tant que personne critique des institutions ? Je vous disais même que j'avais rechigné à mettre les pieds au Musée du Quai Branly. J'ai donc demandé à mes invitées comment elles voyaient les choses, notamment sur la question de la collaboration avec les institutions.

[Diane Gista]

En fait pour moi c'est vraiment l'éternel débat. Est-ce qu'on doit investir ces institutions, essayer de les transformer de l'intérieur ou est-ce qu'on doit tout brûler, tout recommencer, tout repartir parce que finalement il n'y a rien à conserver et que la racine même est déjà elle-même complètement détruite et qu'enfin, et c'est l'éternel débat.

Et pour moi il n'y a pas de réponse parfaite, il y a juste différentes méthodes, et moi je crois que toutes ces méthodes sont importantes et nécessaires. C'est à dire que je soutiens le centre duquel Michaëlle a longuement parlé et je pense, et merci Michaëlle d'en avoir parlé parce que c'est vraiment important ! Daphne, parce qu'on est ici au Canada sur un territoire et au Québec un territoire non cédé, donc je... d'avoir un centre qui est porté par des personnes issues des communautés autochtones. C'est important d'avoir son propre, sa propre réflexion sur l'espace, sur la scénographie, sur les dispositifs d'accrochage, sur les cartels etc. je pense que c'est important que ce soit porté par des personnes qui sont issues de ces communautés et qui ont leurs propres modalités.

Mais en même temps je pense que c'est important d'avoir une personne qui décide finalement de travailler au sein du musée d'art contemporain, au sein du musée des beaux arts de Montréal, d'apporter du changement, de permettre qu'une conversation, qu'une série de conversations comme « Repenser le musée » puisse prendre place. Et moi je le dis très clairement et je remercie depuis qu'on porte cet organisme-là et je remercie vraiment les personnes racisées qui travaillent au sein de ces institutions, et qui nous permettent de proposer ces projets-là, qui nous permettent de porter ces projets-là, qui nous permettent de ne pas contraindre notre parole.

Et c'est vraiment un travail qu'on construit, qu'on élabore de pair avec des personnes racisées qui travaillent au sein même de ces institutions, je le dis en toute transparence et je pense que ce travail aussi est nécessaire.

Et donc pour moi il n'y a pas de réponse parfaite, il n'y a pas de parcours parfait, il n'y a pas de... je pense que c'est important d'être complémentaire, que toutes ces initiatives soient portées quand même, et ça, c'est aussi de faire comprendre qu'on n'est pas un seul et une seule chose. Nous on le dit souvent, on est des communautés noires, je déteste utiliser ce terme au singulier donc je dis vraiment des communautés noires. Et des communautés noires avec différentes réalités politiques, avec différentes réalités même culturelles, et différentes modalités. Et si certains ou certaines décident de fonctionner d'une certaine façon pour moi c'est aussi important de valoriser, et de soutenir, même si ce n'est pas forcément le chemin que moi j'aurais emprunté.

Mais je pense que c'est nécessaire de considérer qu'il y a plusieurs façons, plusieurs, on veut atteindre tous et toutes le même but et qu'on passera pas différents chemins, mais que soutenir ces chemins, de les emprunter ensemble, je pense que c'est important.

[Michaëlle Sergile]

C'est même d'ailleurs ce que Fanon me disait, c'était de... il y a plusieurs façons de faire, il y a aussi la façon de reprendre finalement le discours qui est porté par les majorités pour qu'une minorité, entre guillemets, se fasse entendre, de réutiliser le même lexique, le même langage, le côté académique pour finalement déconstruire de l'intérieur les choses donc il y a plusieurs façons de faire. Puis je pense depuis des années, ça c'est quelque chose qu'on sait depuis j'espère juste que ça va continuer à bouger quelque soit la façon dont c'est fait.

[Mélissa Andrianasolo]

Alors comment faire pour sortir des institutions ? Comment réfléchir plus loin sur les arts visuels ? Comment faire tomber les barrières ?

[Michaëlle Sergile]

Pour moi c'est un peu ce que l'on disait tout à l'heure déjà, de pouvoir réfléchir aux structures, et puis c'est quelque chose qu'on dit beaucoup, mais que réellement les structures soient déconstruites, qu'il y ait vraiment un roulement qui se fasse dans les personnes qui ont des postes décisionnels. Mais aussi, puis c'est une réflexion qui, je sais, est portée par les centres d'artistes actuellement, mais de réfléchir à ce qu'on a comme attente par rapport aux artistes. Parce que si on a le regroupement des arts visuels au Québec qui s'appelle le RAV, et pour être un artiste professionnel reconnu comme étant un artiste professionnel il faut être reconnu par ses pairs, il faut avoir un certain nombre d'expositions, faut avoir eu des expositions solo etc.

Et puis je sais que c'est une initiative qui est importante, et je sais que c'est une façon de, de finalement construire, de bien comprendre, de bien définir ce qu'est un artiste, mais j'ai l'impression aussi qu'il y a beaucoup d'artistes qui sont autodidactes, il y a beaucoup d'artistes qui n'ont pas nécessairement fait les bancs des universités, qui ont beaucoup de

choses à dire, qui sont très actifs, très politiques. Mais qui sont autodidactes, et par le fait qu'ils sont autodidactes il y a beaucoup plus de pression sur ces artistes-là aussi, et une difficulté à rentrer dans des espaces institutionnels et d'avoir une reconnaissance.

Et c'est une chose qui, je suis très contente d'ailleurs de faire partie de l'équipe encore, à Nigra luventa on réfléchit aussi à ces questions-là. Et puis c'est aussi de pouvoir mettre dans un espace institutionnel des artistes qui ont une reconnaissance mais aussi des artistes qui sont émergents, qui n'ont pas nécessairement eu le même parcours, qui n'ont pas été sur les bancs universitaires et qui portent un discours.

Donc ça je trouve que c'est quelque chose qui a encore lacunaire ici aussi et qui en terme de changement c'est beaucoup plus à petite échelle que c'est fait donc déjà avec les centres d'artistes, ensuite les galeries, ensuite les institutions. Mais c'est une des choses qui me préoccupe beaucoup, parce qu'on a tendance à porter un discours très académique en sortant des bancs universitaires et puis est-ce que c'est vraiment cette direction qu'on envie de prendre, ou est-ce que c'est aussi de réfléchir aux arts visuels avec des artistes qui sont autodidactes, qui vont avoir des réalités complètement différentes, qui vont avoir un discours complètement différent sur le milieu artistique, mais qui ne sont pas nécessairement considérés parce qu'ils n'ont pas eu le même parcours académique.

Donc pour moi pour vraiment se dire qu'on avance c'est oui une question de structures, qui siègent dans quelle position, mais c'est aussi de se dire qu'il faut décentrer aussi tout ce qui va être très très très académique pour se dire qu'on a vraiment une vision globale de la représentation des artistes, est-ce qu'on a besoin d'une formation, est-ce qu'on a besoin d'avoir été sur les bancs universitaires pour pouvoir se dire que vraiment le commissariat nécessite telles, telles, telles études.

Donc là je suis dans un entre-deux où je me dis au final ça peut être intéressant d'avoir la vision d'un artiste ou d'une artiste qui s'essaie en tant que commissaire, parce que c'est aussi de finalement de porter deux chapeaux et de réfléchir au fait que oui, on réfléchit à l'exposition, à sa mise en espace, au sens de l'exposition, mais c'est aussi de réfléchir finalement en tant qu'artiste, quelle approche j'aimerais avoir avec un commissaire, ou quelle approche est nécessaire pour une bonne compréhension entre l'artiste et le commissaire. Donc je trouve que c'est quelque chose d'assez agréable de pouvoir passer, de passer du chapeau d'artiste ensuite au chapeau de commissaire en ayant l'expérience d'être artiste aussi.

[Diane Gistal]

Moi je pense que, pour qu'il puisse y avoir ce dialogue-là avec les institutions notamment, je pense que c'est important pour nos organismes, pour nos communautés qu'on puisse rester authentique. Ce que je veux dire par là c'est que c'est important de considérer aussi le temps long, et de se dire de quel côté de l'histoire je me situe ?

Et parfois je pense que c'est délicat et difficile de porter des revendications parce que « ah mais j'ai peur qu'on pense que je suis trop radicale », « ah j'ai peur qu'on, que finalement l'institution ne veuille plus travailler avec moi », « j'ai peur que... ». Et en fait moi à chaque fois que je porte une initiative ou que je pose un discours, je réfléchis au temps long et je me dis de quel côté de l'histoire je me situe.

Et je sais que, et je crois profondément que la radicalité dite de mon discours, c'est juste un discours de justice sociale. Et en fait, lorsque je dialogue avec ces institutions je veux rester authentique et je veux rester moi avec ce discours qui m'est cher, avec ce discours qui va jusqu'à son extrémité, et je n'ai pas honte d'utiliser le terme décolonial. Je n'ai pas honte de dire que voilà, ok, première conversation qu'on va apporter avec le musée des beaux arts de Montréal, questionnons la notion d'universalisme blanc !

L'universel n'est pas blanc, oui l'histoire de l'art a institué un universel blanc mais ce n'est pas le cas ! Et il faut réfléchir et repenser !

Et fait je pense que parfois on ne, on n'arrive pas justement à intégrer nos communautés dans ces institutions, dans ces milieux culturels, parce qu'on justement fait beaucoup de compromis, parce qu'on n'ose pas aller jusqu'au bout de son discours, jusqu'au bout de notre pensée, et je pense vraiment qu'il faut qu'on apprenne à concevoir le temps long, et j'invite tout un chacun à réfléchir à chaque fois, à se poser cette question de quel côté de l'histoire je me situe ?

Et de réfléchir notamment à quand on pense à des mouvements, comme le mouvement des droits civiques, quand on pense notamment à des mouvements comme ce qu'il s'est passé en Afrique du Sud avec l'Apartheid, des gens qui prenaient position et qui étaient dénoncés et qui ont continué dans leur position, et aujourd'hui on se rend compte que ce discours était un discours de justice sociale.

Et en fait je pense qu'il faut toujours, constamment garder en tête lorsqu'on dialogue avec ces institutions-là. Et nous à Nigra luventa ce qu'on porte aussi, maintenant depuis plusieurs mois, c'est aussi le bien être, c'est aussi la santé mentale, c'est aussi le respect au cœur



même de nos préoccupations et de notre discours. Et en fait je pense que quand on a cette posture-là, peu importe la force du discours ou sa prétendue radicalité, lorsqu'on porte ce discours, qui est, avant tout, celui pour penser justement à l'expérience culturelle, l'expérience au sein d'un musée, c'est aussi de l'ordre du loisir ! C'est aussi de l'ordre du bien être, c'est aussi... Et d'amener ces éléments-là à la conversation je pense que ça fait la différence et je pense que le discours et le dialogue avec les institutions peut exister et peut amener du changement s'il est authentique et s'il n'est pas dilué ou si on n'a pas honte de porter ses positions. Voilà.

[Mélissa Andrianasolo]

Lors de l'épisode précédent, on se demandait justement quelles positions nous devons tenir vis-à-vis de ces institutions. Je vous partageais mes propres réserves sur la posture à tenir, et la difficulté pour les artistes et intellectuels afro-descendants de critiquer ce système tout en y étant dépendant. Je vais donc terminer cet épisode sur un texte de Guy Sioui Durand, qui se nomme « Autochtones : de la décolonisation de l'art par l'art », et qui explique la nuance qu'il y a entre décoloniser l'art et décoloniser par l'art.

[Vincent qui lit un extrait du texte de Guy Sioui Durand]

On a intégré l'art autochtone aux corpus d'enseignement dans les écoles de beaux-arts et d'histoire de l'art. Tout comme en sciences humaines, on intègre des protocoles éthiques particuliers pour aborder correctement l'esthétique autochtone. Les artistes jouissent d'une réelle reconnaissance, ils s'affranchissent de la mainmise coloniale sur l'art. On ne se contente plus d'une décolonisation de l'art, c'est à dire d'une vague reconnaissance de l'art autochtone à l'intérieur des institutions coloniales.

Nous sommes entrés dans une phase nouvelle : celle de la décolonisation par l'art. Le processus de décolonisation de l'art était fondé sur la résilience, la résistance, la contestation et la critique. Le processus de décolonisation par l'art, quant à lui, vise à compléter la réinscription des peuples autochtones dans l'histoire politique, en utilisant l'art comme avant garde. Ce processus est loin d'être arrivé à son terme. Il doit se poursuivre, notamment au Québec. Ce processus de décolonisation n'est d'ailleurs pas une simple entreprise d'assimilation institutionnelle et fonctionnelle de l'art autochtone aux valeurs multiculturalistes canadiennes ou interculturalistes québécoises. Nous avons affaire à une

mutation bien plus profonde, propulsée par des stratégies émancipatoires, qui contournent les forums officiels de « rencontre », de « commémoration », et de « réconciliation » des institutions coloniales.

[Mélissa Andrianasolo]

Voilà donc qui donne matière à réflexion. Où en est-on en France ? Je vous laisse méditer là-dessus, et je vous dis à très vite dans La Couleur de l'Art.

[musique du générique de fin]

[Mélissa Andrianasolo]

A l'écriture, au montage et à la voix de cet épisode, Mélissa Andrianasolo. Au mixage, Marie-Lou Henry Viel. Un très grand merci à mon relecteur du Québec, Vincent Pouliot pour ses explications et son apport de sources précieuses. Merci à lui, Sarah et Tom pour la lecture des extraits de texte. La Couleur de l'Art est un podcast produit par La Clameur Podcast Social Club.